

**Restitution des textes produits à l'occasion des ateliers d'écriture menés par Sophie Braganti
les 27 octobre, 9 et 20 décembre à la villa Arson.**

À partir d'une sélection d'œuvres d'artistes pour les premières séances, puis d'un choix libre lors de la troisième, dans un temps relativement court, on pouvait parler d'une œuvre et écrire dans la bibliothèque de la Villa. Les déclencheurs d'écriture et les consignes ont permis aux participants, de toucher en une seule « rencontre », l'expérience de la création littéraire en écho à un travail d'artiste.

Avec l'appui de textes d'écrivains et de poètes du vingtième siècle ou vivants, on a croisé une expérience personnelle de l'aventure et du voyage, géographies physiques ou intérieures, avec le travail d'un artiste dans l'exposition Inventeurs d'Aventures.

Puisés dans les registres du conte, de la science fiction, de la poésie en vers ou en prose, du récit autobiographique, du journal de voyage ou de l'autofiction, le sens et les sensations ont trouvé par les ressorts du langage, une sorte de dépassement de ses limites comme autant de possibles. Nous avons accosté la question du regard un peu comme Marcel Proust : « Le véritable voyage de découverte ne consiste pas à chercher de nouveaux paysages, mais à avoir de nouveaux yeux ». En lecture partagée, chaque séance a ouvert des horizons réels ou fictifs, un temps, dans les circonvolutions de l'imaginaire.

Sophie Braganti

Sandra Plantier

D'après *le Mouvement du rêve* de Camille Franch Guerra et Evan Bourgeau

Le Mouvement du rêve

Sensation-brûlure sur ma peau nue

Morsure du soleil

Mes pieds s'enfoncent dans le sable...

Tous ces éclats de souvenirs comme autant de morceaux d'un puzzle

Les bâtonnets de bois dessinent une étrange figure : carte hoquetée de mes errances, océan d'incertitude sur lequel cheminent, se croisent et s'entrecroisent les bribes du passé ; vies rêvées, vies réelles : comment savoir ?

L'ombre d'Ulysse s'étire sur le miroir sans tain.

J'ai suivi ses traces.

Etrange et dérisoire accumulation que celle de ces objets qui disent ce que fut une vie.

Les fleurs ont séché,

Le sable a noirci,

L'oiseau est mort.

Perroquets-faux-semblants dans leur jungle de pacotille,

Papier peint, papier vain,

Les souvenirs tombent en poussière quand nul ne trouve les mots pour les dire...

Nul rayon de soleil, nul frémissement des arbres sous la caresse du vent, rien que des carcasses vides épinglées au mur de ce cachot de marbre. Les coordonnées géographiques alignent les blancs sur la carte.

La mémoire est une tombe à qui perd la parole.

Laisse parler ton cœur-boussole

Il te dira le refrain des vagues dans les bras du rivage et les éclats d'argent accrochés par la mer aux nuages échevelés

Les aiguilles-frissons qui font trembler et rire au tout premier plongeon et le regard nu de l'enfant

Les pins dansent dans l'azur du ciel

Dans ma main un galet ramassé sur la plage

Mes pieds s'enfoncent dans le sable

Morsure du soleil

Sensation-brûlure sur ma peau nue...

Nina Campo

D'après *le Mouvement du rêve* de Camille Franch Guerra et Evan Bourgeau

Le petit oiseau sec c'

Des billes suspendues dans les airs, un ginkgo biloba, une lumière rose éblouissante, des instruments dont se servent les ORL, un énorme glaçon fondu dans la longueur d'un aquarium, une araignée dans un tube à essais, des oiseaux en plastique et une vieille dame qui raconte sa vie.

Je ne savais pas ce que je faisais là jusqu'à ce que je remarque un oiseau mort qui séchait sur une étagère. J'ai alors compris qu'il s'agissait d'un message qu'on essayait de me passer. Ce petit oiseau sec c'était moi.

Je n'avais plus besoin d'avoir peur. Tout était à portée de mon regard. Je pouvais le contempler, lui souffler dessus. J'étais là et lui aussi.

Puis je me suis mise à marcher autour de l'aquarium. De plus en plus rapidement. Je n'étais plus maître de la situation. J'étais emportée par un tourbillon. J'ai sorti la tête de l'eau. Je me suis élevée. Très haut. Au dessus de l'aquarium. J'avais des ailes.

Hubert Hougue

D'après *Un Monde en construction* d'Elvia Teotski

Rêve bleu d'une pomme de terre...

Comme toute chose du monde, je suis née dans le côté sombre pour un jour jaillir dans la lumière. Une main m'a posée au sein de la terre, une autre m'en a sortie et délivrée de ma poussière. Dans ce bref instant d'enfance, je me suis crue unique, soupesée que j'étais par deux paumes-caresses, maternelles, paternelles, sororales, fraternelles...

Très vite on me mêla à la masse anonyme. Dans l'humide réduit, j'ai germé quelques rêves et perdu ma jeunesse. J'ai regardé partir, au hasard, mes semblables ... Vers quel lointain ?

Au fond du silence moisi, dans la promiscuité d'une étouffante nuit, en tout semblable à toutes les nuits, une compagne d'infortune me parla de Platon. J'imaginai alors un ailleurs à ma chair, un au-delà de cette caverne... A quand la lumière et le plein soleil, les criques déroulant leurs rubans de turquoise ? A quand les îles Sous-le-Vent, les vagues de la mer d'Iroise ?

En ce soir, je m'étirole... Mes yeux se sont refermés sur l'hiver et je me suis flétrie... Ricanant, en moi-même, je me dis : Tu ne manques pas d'air ! Tu croyais donc qu'il existait un paradis pour les pommes de terre... Pauvre pomme !

Claire André

D'après *Un Monde en construction* d'Elvia Teotski

Installation non statique de champignons

Face à face,
un effleurement sur le visage,
le froissement sous mes semelles,
la saison "couleurs vibrantes " s'anime.

Enivrée par ces odeurs mêlés,
mousses fraîches,
feuilles fatiguées,
je module le pas.

Juste un bruissement m'interroge.

" stop ! "

Prudente promeneuse ?

Oscillante et discrète.

Son regard s'attarde sur ce mycelium en mille-feuille blanchâtre.

Cette senteur suave l'interpelle.

Le bourdon fatigué ne s'y attarde même pas.

De sa langue crochue...

" Beuuuuuurk ! Beuuuuuuk et berk... !

bien trop fades ces lamelles presque fadasses ! "

Ainsi l'olfactif nous montre le chemin,

il navigue dans l'air qui nous baigne.

La langue de vipère va hiberner.

Marie-Madeleine Carbon

D'après *Paysages d'Athènes* d'Aurélien Lemonnier

Transhumaine

Cette ville, tu la rêvais au-delà des cartes postales

au-delà de notre planète

en deçà du labeur,

de la colère.

Cette ville n'arrête pas de te surprendre au-delà des demi-dieux, blanche et remplie de hiéroglyphes
des temps les plus lointains

Tu la chantes Eternelle, si modeste aussi avec ses maisons peintes à la chaux, ses volets bleus

Mais ce soir là, il y avait une clameur sur Athènes, un chuintement dans la pierre, un souci sur les
fronts illuminés de soleil couchant

Vous alliez vers l'Acropole ?

C'était une transhumaine qui cherchait le mot juste, la langue de Socrate, la rage élégante
une transhumance traversant des millénaires inscrits sur les colonnes du temple d'Athéna
sur les bras des cariatides.

Que cherchaient-ils ces Athéniens ? Sauvegarder leurs trésors ?

Dans la ville, leur voix feutrée ne résonnait pas dans le forum, ils marchaient laborieux, décidés,
réservés et graves, naviguaient dans la houle

vers une survie haletante, et incertaine.

Ce soir là, 17Aout 2017, autour d'Athènes, les oliveraies venaient de passer par le feu.

Les canadais surfaient en ricanant au-dessus d'Athènes, avant la nuit.

Marie-Madeleine Carbon

D'après *Réservée* de Marie Ouazzani et Nicolas Carrier

Un Nuage

Dans ce sous-sol, c'est grand, c'est vide, ça résonne, presque nu.

S'y rejoignent des étagères,

des planches peintes en ripolin gris brouillard,

clouées en forme de sarcophages béants, debout, couchés

un faux-air modèle réduit sorti d'un bureau d'architecte novice.

Un vestige antique. Une colonne de là-bas en Jordanie ?

Peut-être !

Dans ce labyrinthe où l'abandon pourrait bien faire pleurer d'ennui

Nonchalant, un Nuage exhibe ses moustaches d'entre deux casiers vacants

la volupté de sa démarche chaloupée glisse le long des planches,

contourne les espaces, les dessine, les éclaire, les habite

balance et berce sa fourrure grise sur vos joues qui tremblent

sa queue joue à dessiner des arabesques ou des hiéroglyphes

oreilles aux aguets, humant l'air : il a vent de quelque bruit qui frôle son pelage doux.

Sa fourrure s'expose, explose en tapis d'orient dans les bras de l'intrus

ses griffes s'affutent sur une manche incertaine

un Nuage retient un secret dans ses yeux effrayés et vaincus

N'est-il pas gardien du temple, n'est-il pas pourvoyeur d'Osiris

lui l'infatigable, l'intraitable, le veilleur, le passeur, des biens

de l'offrande, de toute l'assise de ces lieux ?

Ne serait-il qu'un chasseur d'oiseaux, de musaraignes ?

Marie-Madeleine Carbon

D'après *le Mouvement du rêve* de Camille Franch Guerra et Evan Bourgeau

Ça bourdonne dans le labyrinthe

Une voix déchirée raconte la vie, s'envole, se tait, murmure en fragments de silence

En même temps, musique d'une ville en fête

Cloches en rut

La guerre, avec ses grondements d'avions crache ses feux en fragments de vie

Il est midi

Un sas contient l'espace

Un sentier

Un chemin

Un cimetière. Qui sait ?

Elles sont là, les voix des migrants

Trois fleurs de lys au bord du Styx

Contre les palmes endormies, exsangues

Juste là, rouge sang des derniers combats

Debout, la canne de l'ancêtre témoigne

Silence, le rêve divague

L'Eldorado vous tend les bras

Néfertiti vous attend dans sa gloire

Elégance et tragédie.

Verdure tropicale

Les yeux des oiseaux crèvent la peur

La vie va ressaisir la peine

Le Paradis, c'est là !

Robert Franchin

D'après *Le Comptoir des presque morts* de Jordan Pallagès

Jonathan ne pouvait se situer, quand une bourrasque le plaquait au sol. La poussière dissipée, il découvrait devant lui une forme inconnue. Jamais rencontrée dans ses périple. Énorme masse sombre, ne sachant si elle viendrait vers lui et l'écraser. Le calme revenu, le volume se distingue. Il lui faudrait prendre du recul. Une seule porte en façade, mal fermée, y passe juste son corps fluet. Il découvre une multitude de caissons couleurs sombres posés verticalement, de la taille d'un corps d'homme. Stockés dans un parfait alignement comme une armée attendant l'ordre du départ. Seul un murmure continu émanait de ces coffres. Sans un signal perceptible le chant ou la prière, s'arrête, les sarcophages vibrent, le sol tremble. Jonathan n'a eu que le temps de reculer et se propulser, prendre son envol. Sur le sable seules les empreintes de ses pattes sont restées. Le soleil déclinant le gênait pour trouver une aire de repos, la nuit venait rapidement. Seule une muraille se dressait devant lui, cette trémie grillagée imposait un arrêt immédiat. Arrivés au sol, les rayons du soleil filtraient au travers de la structure. Les dimensions n'avaient aucun rapport avec des réalisations humaines déjà vues. Le soleil couchant, maintenant, découpait toute la structure. Un enchevêtrement d'une multitude de plans sur de nombreux niveaux étaient traversés verticalement par des poteaux. Ce gigantesque mikado restait figé dans un univers désertique, sans deviner la présence d'une activité passée ni de liaison avec un monde laborieux. Comment ce monstre de fer et de béton s'est-il posé là. Fini ou inachevé, vide de tout, que seul le vent traverse, sifflant dans la structure. C'est étrange ce que les hommes peuvent faire. Le comptoir des presque morts.

Robert Franchin

D'après *le Mouvement du rêve* de Camille Franch Guerra et Evan Bourgeau

De l'Italie au Maroc

Le GPS ne fonctionne plus.

L'échelle du réel disparaît.

Le pilote automatique est HS.

Je perçois le murmure d'Anna Aguilla. Elle parle :

« Et presque j'étais heureuse, m'a jamais rien manqué, mon père était gentil, pas eu peur de personne, suis jamais allée à Gibraltar, y a des singes ...».

Je ne l'écoute plus.

Une lumière rosée inonde l'espace.

D'objets en objets, mon regard voyage par des raccourcis.

Une toile bleue,

un moulage usé,

une assiette ébréchée,

un coléoptère noir,

une noix cassée,

un boulier endormi, une écorce séchée, un mobile immobile.

Mon voyage continue, le silence règne, je n'entends plus Anna. Le désert est là, sa nuit froide m'attend. Commence l'envers de la vie. Demain sera un autre soleil.

LO MOULIS

D'après *TRINAKRIA* de Gaëtan Trovato & Robin Touchard

Ils se sont chargés de pierres une fois de plus ce matin. Elles portent une histoire immobile, la trace d'un espace.

Eux veulent réagencer le monde la lave les fumées sourdes sur la lande.

Ils lancent des câbles, tendus sur les cimes, par-delà les clochers et l'orage.

Des câbles pour que les silhouettes dans l'ombre s'allongent. Dans cet espace de feu et de froid.

Ils se promènent torse nu dans les heures glacées.

Quel explorateur est déjà venu ? Qui déjà là, a attrapé l'horizon, derrière ce fil qui entame le ciel ?

Ils vont poser une révolution dans le champ d'à côté.

Ils ne construisent pas un mur de pierre sèche.

« Lorsque l'homme assis près du feu, si près qu'il entend le charbon qui se désagrège ... »

LO MOULIS

D'après *Tout doit disparaître* de Robin Lopvet

Sur chaque passage

... la ville s'allonge

E28 st

c'est la street

One Way d'un côté

tu repars par là

à New York l'architecture c'est facile

façon Télécran

sans les molettes

c'est une ardoise magique

sauf le port d'armes, qui ne s'efface pas

une station oxydée

des hangars

les briques s'empilent

la ville pousse

se cherche

la ville s'allonge sur chaque passage

protégé

ligne après ligne

un blanc derrière un blanc

et quelques autres

et ma main se pose

sur le bitume

puis un plot

sur un air d'opéra

le port autour

la mer en débord

et le ciel rosit

tous les habitants s'endorment la nuit
quand le ciel a mangé la lumière
la musique venue d'un seul coin
pas de stéréo
dans la mousse tu te lâches
si tu veux décoller, tu prends d'abord le taxi
jaune d'œuf cru - les carreaux noirs
la cité s'active
la mer monte
quelques paroles dans le silence des conversations
l'image coule
se tord
tout glisse un peu
les heures s'épanchent
les minutes décident
quelque chlorophylle dans un peu de printemps
sèche
le trafic s'annonce
les murs ouvrent des fenêtres
une autre
une baie
un pare-brise
des vitrines dorées
un hublot
je cherche le soupirail
les carreaux
trouve une lucarne
toutes les ouvertures
des feux suspendus dans le bleu
une jungle aux pieds nus
ciment

bitume

tuyaux

dans un bleu lavé

travaux

on obture la signalisation

un chauffard klaxonne

fin du jour

quelque étal à la sauvette s'échappe

tu flânes ou tu livres ?

chacun s'affaire encore

tu tagues des voitures allongées

le School Bus jaune piqué

un autre

les bolides

Gratitude, c'est un quartier ?

le port d'armes aux États-Unis encore

Exit

sauf que là t'es déjà dehors...

Hervé Mestrallet

D'après *TRINAKRIA* de Gaëtan Trovato & Robin Touchard

Le jour de l'anniversaire de ses 10 ans Jean s'était promis d'explorer ce qu'il y avait derrière ce haut mur qu'il longeait chaque matin pour se rendre à son école.

Pierre son meilleur ami lui en avait raconté de belles sur ce qu'il se cachait de l'autre côté.

« Il brûle un grand feu d'où s'échappe des feuilles en forme de cerfs volants... puis viennent des bulles qui montent comme une montgolfière. Les feuilles vont par deux pour aller se coller autour de chaque bulle et ressembler à des oiseaux dont le crépitement du feu leur sert de langage ... »

« Et puis mon gars il y a la fumée qui se perd dans le ciel si bleu pour retomber sur terre sous forme de figures à la façon d'un feu d'artifice ».

« La dernière fois 'petite tête' (c'est le surnom qu'il m'a donné) on aurait dit un cow-boy qui pointait son colt dans ma direction ».

Lui il préférerait voir se former un gros cœur qu'il offrirait à sa copine Béatrice ça serait vachement romantique.

Pour passer de l'autre côté du mur il n'y a pas d'échelle, ni de fissure, juste un petit tas de végétaux.

Le jour d'après le tas est très haut.

Durant la nuit un grand vent a fait trembler puis tomber du chêne voisin sa parure.

Il forme maintenant une sorte d'échelle végétale multicolore qui semble suffisante pour l'expédition de notre petit bonhomme.

Jean a la chair de poule il regarde à droite puis à gauche puis commence son ascension.

Son excitation augmente au fur et à mesure qu'il se rapproche du sommet.

Il lui semble percevoir des cris, des gémissements d'animaux, hennissements, vagissements, miaulements même des grognements.

Il se sent pétrifié alors qu'il ne lui reste que quelques pas pour atteindre le sommet.

Il est tel un colosse aux pieds d'argiles et ses mains lui collent comme s'il avait mangé de la barbe à papa. Elles sont poisseuses... très poisseuses.

Dans un dernier effort porté par son envie irrésistible de voir... il projette sa tête par dessus le faîte du mur couleur moisissure.

Mais juste au moment où ses grands yeux en forme de soucoupes posent leur regard sur ce qui se refusait jusqu'ici à lui, les rayons du soleil, tel un pistolet automatique qui vous envoie ses balles, s'interposèrent.

Il fut plongé dans le noir puis il eut l'impression qu'il faisait une chute libre sans fin au milieu d'un océan d'étoiles tandis qu'il se sentait écrabouillé par des bolides qui lui roulaient dessus sans vergogne.

Brusquement il reprit conscience.

Il se rendit compte qu'il était tout simplement tombé de son lit et qu'il se battait comme un chiffonnier avec sa couette de petit garçon.

Claudette Quintin

D'après *Réservée* de Marie Ouazzani et Nicolas Carrier

Un jour de rentrée des classes, je me souviens d'une grande cour ainsi que d'un jardin entourant une école. Ecole qui ne devait durer seulement que quelques mois dans un pays devenu étranger par la force des événements. Deux chats déambulaient dans cette cour, propriétaires de ce lieu magique grâce aux orties de son cabanon. Je ne les tyranisais pas, je les embêtais seulement. Je les mettais dans une poubelle à feuilles, mais ils s'échappaient aussitôt. Ces souvenirs jaillissent quelquefois dans ma tête. Que sont-ils devenus ? Morts certainement.

Un chat déambule maintenant dans un musée. Il est le maître des lieux. Je suis son invitée. Il va partout. Il fouille tous les coins. Il entre dans tous les espaces. Il surveille. Il admire les peintures. Il semble les comprendre : une tête de chien sur un corps de femme. Il ressemble à une panthère. Noir comme une colombe, il a le pelage soyeux. Il scrute les personnes qui entrent. Il crache quand elles s'approchent trop près de lui. Il bondit comme un éléphant sur des tabourets posés là par inadvertance. Quand il voit un rayon de lune, il s'allonge. La chaleur lui fait du bien. Il est courageux. Un bruit suspect, il se cache. Il peut se laisser caresser par de grosses mains avides de griffures.

Il fait la moue sur des croquettes laissées par le responsable du musée, heureusement il y a Findus. La nuit enfin, c'est le silence, plus de visiteurs. Il est le roi de l'arène. Alors, tranquillement il exécute une valse pensant apercevoir dame souris. Puis les lumières s'éteignent, c'est le blanc complet.

Il s'étire comme un poisson dans le vent. Il a l'air de dormir, mais il n'en est rien. Il est toujours à l'affût. Puis ses yeux se ferment. Il s'endort finalement.

Il est dans les bras de Cupidon.

Stefania Angelini

D'après *Un Monde en construction* d'Elvia Teotski

Les Mycètes

Archéologie du futur

Quelle angoisse !

Ça se casse la gueule.

Et pourtant ils sont là,

ils poussent.

C'est uniquement sortis de leurs contexte

qu'ils cessent d'exister

ici,

plantés dans cette salle d'exposition.

L'eucaryote,

devenu un élément de repère.

On s'oriente à son odeur.

Je ne suis pas tout à fait importunée

Je me laisserais bien porter

Cette matière vivante est bienveillante.

- est-elle bienveillante?

Et ces germes dont j'ai toujours eu horreur

L'espace d'exposition me le ferait presque oublier.

Je suis assise, à côté

... J'aurais pu parler d'autre chose.

Architecture du futur

L'eucaryote et sa paroi

chitineuse 'dit-il'

est immobile.

Il se nourrit par l'absorption de molécules
organiques
directement
dans le milieu.

... Ils ont finis par disparaître, les mycètes.